

ORGIES DÉRANGEANTES

PARIS (75)

Trois fois par semaine, c'est le même manège. Le même rituel qu'observent ébahis, de leurs fenêtres, les habitants du 24 de la rue d'Alleray, dans le 15^e arrondissement de Paris... D'abord un type, puis, deux, puis dix, puis une foule d'individus qui s'engouffrent, en file indienne, dans le parking souterrain de la résidence. Bruyants? Non. Agressifs? Non plus. Impressionnant? Oui. Sous la conduite de leur meneur, la troupe se dirige du côté du local à poubelles. Des SDF venus piocher dans les bennes? Loin de là! Certains de ces hommes sont en costard-cravate, ils ne manquent pas d'argent; d'ailleurs, de l'argent, ils

sont venus en dépenser. Des billets de 20 qu'ils froissent au fond de leurs poches en transpirant d'impatience. D'autres préparent déjà leur carte de crédit. Car au fond du local, une porte dérobée vient de s'ouvrir.

Avec un sourire avenant, une hôtesse joue les encaisseuses. Un par un, dix par dix, chacun s'acquitte de son droit d'entrée, le même pour tout le monde: 80 euros. Bientôt, le dernier visiteur disparaît dans la salle clandestine. La porte se referme. Et le calme revient. Longtemps, les habitants de l'immeuble se sont demandé ce qu'on trafiquait là-dedans. À quoi ça rimait, ces débarquements de bonshommes au sous-sol. Et puis la rumeur a fini par parler. Même si rien ne l'indique, ni sur la porte ni sur les boîtes aux lettres, ici s'est installée la Factory. Ni plus ni moins le club à gang bang le plus couru de la capitale.

Des retraités, des jeunes ménages, des familles peuplent la résidence

Il faut imaginer la stupeur dans le quartier. Car ce coin du 15^e est tranquille, provincial, gentiment bourgeois. Des retraités, des jeunes ménages, des familles à poussette s'y côtoient dans une ambiance paisible... Pour un premier achat immobilier, il n'y a pas mieux que

ces immeubles assoupis aux profondes cours intérieures. Vestiges d'un passé plus actif, d'anciens ateliers s'y nichent, bien souvent vacants. Ainsi, le 24, rue d'Alleray abritait autrefois une imprimerie. Puis le propriétaire, vieillissant, a mis ses rotatives à l'arrêt. Et les locaux ont changé de main. Trouvé une autre affectation. Désormais, ce qu'on vend ici, c'est de l'orgie... Du gang bang.

— Du gang quoi? a demandé, surpris, le vieux monsieur du 5^e.

Comment expliquer à ce brave homme de quoi il retourne sans trop le choquer? Eh bien, disons que dans le milieu du libertinage, du porno en particulier, la pratique a ses amateurs. Elle consiste à placer une, deux ou trois femmes au milieu d'un groupe d'hommes qui peuvent être quinze, quarante, voire davantage. La ronde se forme,

les sexes se dressent, les participants de tous âges se bousculent dans la lumière de néons rouges, nus, plus ou moins gras, chacun réclamant qu'on s'occupe de lui. Madame, au four et au moulin, ne sait plus où donner de la tête. Et la chose se poursuit jusqu'à ce que tous y passent, plus ou moins en même temps, et que les ressources s'épuisent. Voilà pour le principe. Il a fait la fortune de la Factory quand elle était encore installée



Les clients passent par le local poubelles pour accéder à la salle clandestine.



C'est dans les sous-sols du 24, rue d'Alleray, site d'une ancienne imprimerie, que se déroulent les « rencontres ».

Des hordes d'hommes défilent dans l'immeuble, et les habitants n'en peuvent plus.

La cause de leurs soucis?

**DES GANG BANGS
CHAQUE SEMAINE
DANS LEUR PARKING SOUTERRAIN!**

Filmés par des riverains, des participants arrivent sur les lieux de luxure.



Sur son compte X, la Factory, tient à jour les dates de partouze à venir.

à Bagnolet, et il continue de la faire ici, depuis 2022, dans les locaux de l'ancienne imprimerie.

Montrer qu'on est apte psychologiquement

Pour participer aux orgies, rien de plus simple. Il suffit de contacter « Z », l'organisateur, via le site Internet de la boîte. S'ensuivent un premier SMS puis une invitation sur un canal Telegram. Là, il s'agit de montrer qu'on est apte, psychologiquement au moins, à participer à ces festivités.

— Si vous n'avez pas l'âme d'un dominant, prévient Z, si vous n'osez pas articuler le moindre mot cru, la moindre insulte, alors ne venez pas !

Et une fois sur place, attention : un coup de mou, un semblant de panne, et c'est direct la porte ! La Factory, ça se mérite ! Pour entrer dans ces lieux aux allures de dis-

cothèque et de club, il faut d'abord passer au vestiaire. Ensuite ? Vous vous débrouillez, on ne vous fait pas de dessin. Il faut trouver sa voie entre le bar à cocktails, les canapés en cuir et la foule des jouisseurs agglutinés, ce qui n'est pas toujours simple... Pour se faire une idée plus précise de l'ambiance, on peut jeter un coup d'œil au blog d'Adeline Lafouine, amatrice libertine, qui résume son expérience avec beaucoup de réalisme. Et alors quoi ? diront certains. Chacun prend son plaisir comme il veut, tant que ça se passe entre adultes consentants ! Certes. C'est une façon de voir les choses. Mais il en est une autre, qu'on peut comprendre aussi : celle des gens qui habitent l'immeuble où se tiennent les gang bangs. Et qui ne sont pas ravis du tout. En apprenant que je suis journaliste et que je mène une enquête, une locataire accepte de me parler, dans un café du coin. Une femme d'une cinquantaine d'années, mère de famille, que je sens nerveuse et préoccupée.

Peur de croiser ces types, les « partouzards », même s'ils sont bien polis

— Je deviens parano, me confie-t-elle. À chaque fois que je croise un mec devant le 24, je me dis « C'est qui, celui-là ? Il fait quoi ? » Le soir, je n'ose même plus sortir fumer une cigarette sur mon balcon... Je consulte le site de la Factory

pour savoir quand auront lieu les séances, mais ce que j'y vois est tellement abject...

C'est plus fort qu'elle, m'explique cette dame. La situation l'obnubile. Et la dégoûte. C'est simple : elle a peur, désormais, d'aller vider ses poubelles ! Peur de croiser ces types, les « partouzards », même s'ils sont bien polis et bien habillés. Mais ça ne l'empêche pas de se sentir harcelée, violée dans son intimité, étrangère à son propre immeuble.

— Et il y a les enfants ! ajoute-t-elle avec colère. Ma fille, qui étudie à La Défense, rentre parfois tard. Une fois, elle n'avait pas ses clés, elle a sonné à l'interphone. Elle m'a dit d'une voix angoissée : « Maman, c'est moi... » Je l'ai vue grâce à la caméra, et j'ai découvert une file de types qui passent derrière elle, en direction des poubelles et de leur foutu gang bang ! C'est insupportable !

Comment la rassurer ? Lui expliquer que, malgré les apparences, ces hommes ne sont pas des violeurs ? Son fils, âgé de 17 ans, ne rêve que de les affronter, de les chasser du quartier à coups de pied dans le derrière !

— Une fois, on rentrait ensemble, on les a vus de loin. Il m'a dit « J'y vais, je vais leur casser la gueule ! » J'ai eu toutes les peines du monde à le retenir... Mais s'il s'en prenait à eux par la violence, c'est sur lui que ça retomberait !

C'est précisément là que le bât blesse. Des plaintes ont été déposées au commissariat, la situation signalée à la mairie, mais à chaque fois la réponse a été la même :

— On ne peut rien faire.

Juridiquement, rien à se reprocher

D'un point de vue juridique, en effet, la Factory n'a rien à se reprocher. Tant que les filles restent « volontaires et bénévoles », comme cela semble être le cas, aucun délit de proxénétisme ne



Sur son blog, Adeline Lafouine, amatrice libertine, résume son expérience.

peut être constitué... Quant au règlement intérieur, sans « nuisances tangibles » – vacarme, spectacle indécent, trouble à l'ordre public –, il n'y a aucune raison d'expulser les amateurs de gang bang. Le bar de l'établissement et ses douches auraient été installés sans permis, ce qui pourrait être un motif de fermeture, mais faire constater l'infraction demanderait des mois et des mois ! De quoi exaspérer mon interlocutrice.

— On n'a aucun moyen de se défendre ! me dit-elle, amère. Alors qu'ils viennent nous pourrir la vie à domicile...

La voilà réduite à interpellier la presse, à populariser au maximum son affaire... Pour les habitants du 24, en effet, faire du bruit devient la seule option. Au propre comme au figuré.

— Ce qu'on projette de faire, me dit encore cette femme, c'est une sorte de manif, un boucan de tous les diables avec tous les copains...

En me disant cela, elle sourit malicieusement :

— Un soir, on sera là avec des trompettes, des tambours, pour faire un foin énorme...

Le but ? Gâcher la fête, évidemment. Cela suffira-t-il à ces messieurs pour ranger leur flûte dans leur étui ? Peut-être. Mais pour l'heure, en attendant le couac final, la fanfare continue... ■

Cristobal LE CREFF

Moyennant 80 euros, des hommes en rut se livrent à cette forme de sexe en groupe.



Ainsi, des femmes seules et consentantes y subissent leurs assauts.

